

LE CORPS-PARFUM DANS *PLACE DES FÊTES* DE SAMI TCHAK

Diane Aymard OBONO OYONO

Université Omar Bongo
Gabon

&

Rolph Roderick KOUMBA

Université Omar Bongo
Gabon

Reçu : 19/03/2026

Évalué : 29/03/2026

Publié : 02/06/2026

Résumé : Tout corps possède une odeur, laquelle constitue une identité olfactive à part entière. Celle-ci peut être repoussante ou attractive comme c'est le cas de l'odeur de la prostituée sénégalaise, de la cousine germaine du narrateur-personnage et de la cousine du Malien de *Place de fêtes* (2001) de Sami Tchak. En effet, ce roman qui fait l'éloge du *corps-parfum* et de l'apophtegme « *je sens donc je suis* », dévoile au lecteur que la senteur d'un corps, précisément celle émanant des effluves du vagin, confère au corps féminin représenté dans l'œuvre romanesque un pouvoir envoutant semblable à celui des Nauruanes dont parle Annick Le Guérer dans son essai *Les Pouvoirs de l'odeur* (1988). À partir de la perspective poétique de David Fontaine mise en exergue dans son essai *La poétique* (1993), nous proposons d'analyser l'identité olfactive du corps en mettant en lumière les relations complexes qui s'établissent entre le corps, les odeurs et la sexualité.

Mots-clés : Odeur, corps, identité, femme, pouvoir.

THE BODY-PERFUME IN *PLACE DES FÊTES* OF SAMI TCHAK

Abstract: Every body has a smell, which constitutes an olfactory identity in its own right. This one can be repulsive or attractive as is the case of the smell of the Senegalese prostitute, the first cousin of the narrator-character and the cousin of the Malian from *Place de fêtes* (2001) by Sami Tchak. Indeed, this novel which praises the *body-perfume* and the apophtage “*I feel therefore I am*”, reveals to the reader that the scent of a body, precisely that emanating from the effluvia of the vagina, confers on the female body represented in the novel a captivating power similar to that of the Nauruans mentioned by Annick Le Guérer in her essay *Les Pouvoirs de l'odeur* (1988). Starting from the poetic perspective of David Fontaine highlighted in his essay *La poétique* (1993), we propose to analyze the olfactory identity of the body by highlighting the complex relationships that are established between the body, smells and sexuality.

Keywords : Smell, body, identity, woman, power.

Introduction

Dans son essai *Baudelaire*, J.-P. Sartre (1963, p. 221) écrit : « L'odeur d'un corps, c'est ce corps lui-même que nous aspirons par la bouche et le nez, que nous possédons d'un seul coup, comme sa substance la plus secrète et, pour tout dire, sa nature. » Ces propos de l'écrivain français montrent que tout corps a une identité olfactive permettant de manifester son être au monde. Cette identité peut être répugnante ou attractive. Répugnante dans la mesure où un corps a une mauvaise odeur : ce type de corps a la particularité de déplaire à autrui. Attractive, en revanche, lorsqu'il sent bon, le corps devient une sorte de corps-parfum. Le néologisme *corps-parfum* n'est pas à confondre avec le corps parfumé même si les deux types de corps ont la même fonction, à savoir plaire à autrui. Car le corps-parfum, c'est ce corps doté naturellement d'une bonne odeur et/ou qui a été doté d'une odeur agréable en étant sans cesse en contact avec des produits cosmétiques dont la fonction est d'ajouter une plus-value à l'odeur corporelle initiale. Dans *Place de fêtes* (2001) de S. Tchak, ce néologisme trouve tout son sens à travers la senteur des corps des amantes du narrateur-personnage anonyme, qui sont comparés à « des fleurs odorantes, des jardins embaumés distillant à profusion des senteurs exquises » (A. Le Guérer, 1988, p. 237). À partir de cette figuration du corps féminin, une écriture du corps attractif se dévoile tout au long du vagabondage sexuel du personnage principal. La saisie de cette écriture suscite un questionnement : est-il possible de parler d'une identité olfactive du corps sans tomber dans le piège de l'essentialisme dont l'objectif est « de réduire un individu à une seule de ses dimensions¹ » ?

À partir de la perspective poétique développée par D. Fontaine (1993), cette étude se propose d'interroger la notion d'identité olfactive du corps en mettant en lumière les rapports complexes entre corporéité, senteur et sexualité. Dans une approche complémentaire, nous mobiliserons les analyses proposées par A. Le Guérer dans son essai *Les pouvoirs de l'odeur* qui éclaire sur la perception, la codification et les symboliques sociales des effluves humains de l'Antiquité au XX^e siècle.

Dans cette optique, il s'agira, d'une part, de définir ce que recouvre la notion « d'identité olfactive » et d'en dégager les implications conceptuelles et symboliques ; et, d'autre part, d'analyser les modalités à travers lesquelles le corps féminin se trouve investi d'un pouvoir olfactif spécifique, à la croisée des représentations culturelles, des imaginaires sociaux et des enjeux de genre.

1. De quoi l'identité olfactive est-elle le nom ?

Aborder la notion « d'identité olfactive » revient à interroger la place de l'odeur dans la construction de l'être, dès lors qu'elle participe à la définition même de l'existence humaine et de sa singularité. Loin d'être un simple attribut sensoriel, l'odeur constitue un marqueur symbolique et social, à travers lequel le sujet se perçoit et est perçu. Elle engage de ce fait une réflexion sur la corporéité, l'identité et les modalités de reconnaissance de soi et d'autrui.

¹ « L'essentialisation », podcast en ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-journal-de-la-philo/1-essentialisation-2178459>, mise en ligne le 17 septembre 2019, consulté le 11 janvier 2025.

1.1. *Je sens donc je suis*

Le roman *Place des fêtes* met en scène des personnages qui entretiennent le plus souvent des rapports sur la base des senteurs. L'odorat est dans la plupart des cas mobilisé pour connaître autrui. En cela, les corps représentés se définissent par leur identité olfactive. Car chacun d'eux est porteur d'une empreinte olfactive singulière qui lui permet de manifester son être au monde. Les effluves émanant des parties érogènes du corps de la cousine germaine du narrateur-personnage prouvent que l'odeur joue un rôle crucial dans les relations qui unissent « le moi et le non-moi » (A. Lalande, 1999, p. 39) :

L'élixir qui s'épanche du con de ma cousine quand le corps de celle-ci s'embrasse, cet élixir dont je m'imprègne tout le visage, dont le parfum va se loger au fond de mon palais, cet élixir qui flotte dans l'air et me sert de repères dans mon existence, cet élixir, je l'adore. Maintenant, je sais, je suis comme un roi qui préférerait mourir plutôt que de céder sa couronne (S. Tchak, 2001, pp. 191-192).

Derrière les vertus thérapeutiques de l'élixir provenant du « con » de la cousine, le personnage montre que le vécu est tributaire des odeurs. Captivante, une odeur attire et gouverne l'existence au point où exister devient désormais vivre à travers et au travers des effluves. À ce sujet, A. Le Guérer (1988, p. 52) écrit : « Refuser sa propre odeur, n'est-ce pas s'interdire d'exister ? »

La subordination de l'existence à la reconnaissance et à l'acceptation de son odeur démontre à bien des égards que la raison n'est plus le seul instrument de compréhension de l'*étant*, c'est-à-dire de l'être au sens singulier du terme :

L'origine est affirmation ; la répétition est condition de l'affirmation. Je dis : « cela est, que cela soit ». Ce n'est pas un « fait », et cela n'a rien à voir avec une évaluation d'aucune espèce, c'est le retranchement d'une singularité dans son affirmation de l'être : une touche de sens. Ce n'est pas un autre être, c'est le singulier de l'être par quoi l'*étant est*, ou de l'être qui *est étant* en un sens transitif du verbe (sens inouï, inaudible – le sens même de l'être) (J.-L. Nancy, 2013, p. 24).

Dès lors, l'apophtegme de R. Descartes (2016, p. 40) « *je pense donc je suis* », sur laquelle se fondait jadis l'imaginaire du narrateur-personnage, a été remplacée par l'aphorisme « *je sens donc je suis*² ». Cette formule n'est pas dénuée de sens puisque le corps de la cousine renvoie désormais à une liqueur très parfumée dont s'abreuve et s'enivre son cousin germain. Tout en justifiant sa présence au monde, la senteur de la cousine apporte de la saveur à la vie de son amant, qui existe dorénavant pour et par cette senteur bienfaisante. La place qu'occupe cette agréable odeur dans l'imaginaire du narrateur-personnage indique qu'elle constitue un instrument efficace pour rentrer en interaction avec l'autre, parce que « *le sens [de l'existence] est lui-même partage de l'être* » (J.-L. Nancy, 2013, p. 20). Mais aussi pour reconnaître son vécu, et implicitement, ne faire qu'un avec lui dans un élan de « co-existence singulière plurielle », d'autant plus que « l'être ne peut être qu'étant-les-uns-avec-les-autres » (J.-L. Nancy, 2013, p. 21). À ce sujet, J.-P. Sartre (1963,

² L'aphorisme « *je sens donc je suis* », est un néologisme créé pour définir l'idée que se fait le narrateur-personnage de l'odeur agréable dégagée par les corps de ses amantes en lien avec leur existence.

p. 221) écrit : « L'odeur en moi, c'est la fusion du corps de l'autre à mon corps. Mais c'est ce corps désincarné, vaporisé, resté, certes, tout entier lui-même, mais devenu esprit volatil. » Au-delà des questions liées à l'altérité soulevées par J.-P. Sartre, celui-ci met en relief l'adéquation *odeur = corps*, qui établit une certaine homologie entre l'odeur d'un corps et la personne elle-même. Le philosophe français M. Merleau-Ponty (1945, p. 48) souligne d'ailleurs, que tout objet (animé ou inanimé) a une odeur qui donne sens à son existence : « Un objet est un organisme de couleurs, d'odeurs, de sons, d'apparences tactiles qui se symbolisent et se modifient l'un l'autre et s'accordent l'un avec l'autre selon une logique réelle que la science a pour fonction d'explicitier et dont elle est bien loin d'avoir achevé l'analyse. » En clair, l'adéquation entre l'individu et son odeur permet à cet effet, de diversifier les réflexions sur l'identité olfactive.

1.2. L'essence de l'identité olfactive

Si l'identité olfactive existe bel et bien, de quoi relève-t-elle ? En d'autres termes, a-t-elle une essence donnée ? Le narrateur-personnage de *Place des fêtes* laisse entendre que tout corps possède naturellement une odeur. Celle-ci pourrait être répugnante ou désirable comme l'est celle de « la Sénégalaise paradisiaque » (S. Tchak, 2001, p. 273), rencontrée quelque part :

Il m'a conseillé d'essayer cette femme-là. J'avoue que ça a été délicieux parce qu'il y avait de l'encens qui brûlait dans la chambre de la Sénégalaise et puis une ambiance ensorcelante, je ne sais pas comment vous dire ça. En allant en elle, j'avais l'impression d'errer sur les plages de la Casamance, surtout que je n'avais pas les moyens de voyager souvent. Après, j'étais reparti moi seul revoir la Sénégalaise et de temps en temps pour écraser le cafard j'allais là-bas pour prendre un bain de chair sénégalaise avec la même femme à l'odeur de la Casamance (S. Tchak, 2001, p. 271).

Le portrait de la péripatéticienne sénégalaise, véritable experte dans l'art du Kamasutra, dévoile la provenance de son odeur. Tirant sa senteur de sa localité d'origine la Casamance, l'odeur de la Sénégalaise est si attrayante qu'elle plonge le narrateur-personnage dans la mélancolie lors du coït : celui-ci regrette de n'avoir pas pu entreprendre un voyage touristique en Casamance, cette contrée parfumée du Sénégal, renvoyant à une sorte de Paradis terrestre si l'on se réfère à l'adjectif « paradisiaque » mis pour la prostituée sénégalaise. Son discours sur ladite prostituée qui « s'était suicidée après qu'on lui avait dit qu'elle avait le virus » (S. Tchak, 2001, p. 274) du sida, soutient l'idée selon laquelle tout corps a une odeur naturelle. L'odeur corporelle de la Sénégalaise devenue la métonymie de la Casamance, suppose que chaque contrée du monde a une identité olfactive spécifique. La correspondance entre l'odeur corporelle de la Sénégalaise et *l'odeur de la Casamance* traduit le degré de nostalgie ressentie par le personnage qui aurait bien voulu visiter le pays d'origine de ses parents. Ce point de vue vient corroborer l'idée suivante : la senteur tout comme la puanteur naît souvent avec les hommes. Pour masquer la puanteur, on peut recourir aux parfums. Et pour entretenir la senteur, certaines substances résineuses aromatiques, par exemple l'encens, sont recommandées. L'usage de l'encens par la Sénégalaise montre que cette pratique fait partie intégrante des usages culturels de sa société d'origine. En général, on s'en sert pour rendre plus jouissifs les ébats amoureux car la fumée de l'encens est un aphrodisiaque.

Toutefois, l'usage de certaines substances parfumées ne vise pas seulement à stimuler le désir sexuel. Car, dans certaines circonstances, il permet de masquer les mauvaises odeurs naturelles. Ledit usage des produits cosmétiques qui a trait en quelque sorte au travestissement de l'odeur naturelle montre que l'identité olfactive d'un corps peut être artificielle. Puisque l'utilisation quotidienne des parfums, crèmes et autres produits de beauté finit par conférer au corps une odeur cosmétique donnée : s'il est communément admis qu'on devient ce que l'on mange, alors on dégage l'odeur du ou des produit(s) qu'on utilise pour se parfumer. À ce propos, le narrateur-personnage affirme :

J'entends l'appel du beurre de karité. L'odeur du beurre de karité sur les seins de ma cousine. L'odeur du beurre de karité sur le visage de ma cousine. L'odeur du beurre de karité au fond du con de ma cousine. L'odeur du beurre de karité qui s'échappe de chaque rire de ma cousine. Je pars à sa conquête. Maintenant plus que jamais vaincu de la haute valeur de ma couronne. Je chante ma cousine : Douce comme la caresse d'un paon amoureux (S. Tchak, 2001, p. 192).

L'éloge de la bonne odeur du beurre de karité qui s'échappe du corps de la cousine du narrateur-personnage, montre que l'identité olfactive de ce corps tant désiré et aimé, émane d'une pratique sociale qui consiste à s'enduire régulièrement le corps du beurre de karité. À long terme, ce rituel pratiqué le plus souvent par les femmes, finit par faire disparaître l'odeur originelle du corps. La nouvelle odeur qui résulte de ce processus renseigne sur le désir de la cousine de combattre à tout prix ce qui pourrait être perçu comme une puanteur corporelle. Ainsi, l'odeur corporelle envoi-rante qui se dégage de ses parties intimes montre que l'odeur d'un corps, dans notre cas féminin, n'est pas une donnée fixe, figée ou naturelle, mais plutôt une construction dynamique, traversée par des normes sociales et des pratiques culturelles. Elle révèle, en ce sens, le pouvoir de l'olfactif dans la définition et la représentation du corps féminin.

2. Le pouvoir olfactif du corps féminin

Le pouvoir olfactif du corps féminin se déploie à travers une double dimension, à la fois corporelle et intime. D'une part, il s'exprime par la senteur globale du corps, résultant de pratiques d'entretien, d'hygiène et de mise en valeur qui participent à la construction d'une identité olfactive socialement valorisée. D'autre part, via les effluves émanant du corps-sexe, lesquelles sont investies de significations particulières, oscillant entre attraction, mystère et érotisation.

2.1. La senteur corporelle féminine envoi-rante

La relation étroite existant entre le pouvoir attractif de l'odeur et le corps féminin est le point de départ de l'écriture olfactive de Sami Tchak. Car le corps de la femme est représenté comme un élixir exerçant un pouvoir de séduction sur les hommes. La senteur qui en émane les rend si addictifs à tel point qu'ils ne peuvent plus s'en passer, comme le souligne le narrateur-personnage :

La première fois que j'avais sauté ma cousine, ça avait été spécial. [...] Ça a été spécial à cause du rituel de ma cousine : tous les matins et tous les soirs, après la douche, elle se massait le corps avec du beurre de karité. Remarquez que ça délasse, ça rend la journée ou la nuit agréable. C'est bien comme ça. Donc, je suis arrivé chez elle le matin. Elle se lave, elle se couche, ou elle s'assoit, elle se met du beurre de karité partout, jusqu'au fond de son corps où elle glisse tous les doigts de la main. Elle-même appelle ça un massage interne et elle adore ça (S. Tchak, 2001, p. 186).

L'euphorie du personnage principal se souvenant des circonstances d'une de ses relations sexuelles avec sa cousine germaine, montre que celui-ci est sous l'emprise d'un « corps-sexe » attractif. Ce néologisme a été créé par le sociologue gabonais J. Tonda, lequel affirme dans son essai *Le Souverain moderne* : « le sexe de l'homme et celui de la femme sont nommés, dans certaines langues d'Afrique centrale, par le mot de corps : le corps de l'homme, le corps de la femme » (J. Tonda, 2005, p. 208). Et d'ajouter : « Le corps-sexe est ainsi l'homme ou la femme restitués dans ce qui les constitue comme tels : des *corps sexualisés*, c'est-à-dire des corps irréductiblement symboliques » (*ibidem*). En effet, l'odeur agréable émise par ce « corps-sexe féminin » (*ibid.*, p. 209), massé tendrement « avec du beurre de karité », a fortement contribué au coït. L'expression « ça avait été spécial » traduit d'ailleurs, la plongée du personnage dans une douce béatitude pendant la relation sexuelle. L'usage de l'adjectif « spécial » n'est pas anodin, car sa fonction est de connoter positivement un instant jouissif à jamais gravé dans la mémoire du narrateur-personnage. Notons que le rôle joué par le beurre de karité durant ce moment de romance est indéniable d'autant plus qu'il est présenté comme l'élément qui a donné de la saveur à l'acte sexuel compte tenu de ses vertus aphrodisiaques. Cela prouve que l'utilisation ritualisée des produits cosmétiques par les femmes participe d'une « démarche de séduction ». À sujet, A. Le Guérier (1988, p. 37) écrit :

Dans certaines sociétés traditionnelles, la démarche de séduction passe de façon quasi rituelle par une utilisation intense et raffinée des parfums. Ainsi les femmes de l'île de Nauru usent-elles à la fois d'un parfumage interne et externe. Les Nauruanes prennent des bains de vapeur embaumés, s'enduisent le corps et la chevelure d'huiles de fleurs et de lait de coco, mais se servent aussi des mixtures de feuilles odorantes et de potions aromatiques pour se « parfumer de l'intérieur ». Ces dernières préparations sont réputées avoir un effet foudroyant : « Tous les hommes viendront à toi, disent les Nauruanes, seront attirés par toi, il en viendra tant que tu seras épuisée. »

Le rituel des « bains de vapeur embaumés » observé quotidiennement par les Nauruanes dans le but de séduire les hommes est semblable au rituel du massage corporel interne et externe avec du beurre de karité pratiqué par la cousine germaine du narrateur-personnage. Ce rituel a pour fonction de surévaluer sa senteur ou de lui conférer une odeur agréable. En effet, la pratique du massage corporel avec un produit de toilette est un fait social à la mode dans les sociétés postmodernes. Toutefois, ce rituel est souvent pratiqué par les femmes en vue de séduire les hommes. Même si certaines femmes qui naissent avec un coefficient olfactif très impressionnant, ne trouveraient aucune utilité à le pratiquer. C'est le cas de la cousine du Malien décrite hyperboliquement comme « un musée d'odeurs ambulante en chair et en os » (S. Tchak, 2001, p. 121) :

Pour tout vous dire, personne ne s'était aperçu que la cousine de mon Malien était en réalité un musée d'odeurs. Qu'on aurait pu l'enfermer dans une cage de verre. Où tout le monde serait venu, des quatre coins de la terre, pour prendre à l'ombre de son intime bocal un revigorant bain de santal. Ce n'est pas pour en faire trop que je dis ça. En s'imprégnant des odeurs qui émanaient d'elle, on ne pouvait pas ne pas penser à des pays comme la Hollande, un pays tout en fleurs. On ne pouvait pas ne pas penser à la prairie de son enfance, au paradis perdu qui revient dans tous les contes (S. Tchak, 2001, p. 109).

La déification des senteurs émanant de la vulve de la cousine du Malien traduit l'effet foudroyant des odeurs agréables sur le psychique du narrateur. L'image qu'il se fait de ces senteurs prouve que leurs vertus thérapeutiques ne sont plus à démontrer. Ensorcelé par le parfum corporel de la Malienne, celui-ci vit une expérience unique perceptible à travers l'évocation féérique de la Hollande, de son jardin d'enfance et du jardin d'Eden, afin de présenter l'influence psychologique que ce *corps-musée d'odeurs* exerce sur lui. D'un point de vue scriptural, les locutions : « un musée d'odeurs », « un revigorant bain de santal » et « des odeurs qui émanaient d'elle », qui traduisent la manifestation visuelle d'une écriture olfactive, dévoilent la construction d'un personnage inédit : celui de *la femme au corps-sexe aux mille senteurs* qui sert de phare pour guider ses amants dans l'obscurité :

Nous, pour revenir à nous quand même, d'habitude, quand nous refermions la porte de la cave derrière nous, nous éteignons la lumière pour qu'au bas de la porte, personne ne soupçonnât notre présence. Nos doigts remplaçaient nos yeux quand il fallait retrouver les différentes cases de nos corps, à la manière des aveugles qui ont des yeux au bout de chaque autre sens. Pour aller droit à la fleur de rose de la cousine de mon Malien, c'était facile, nous nous laissions guider notre nez sur la trajectoire des odeurs. Nous la léchions à lui user les lèvres et les chairs inondées, comme des abeilles gourmandes qui abusaient du nectar (S. Tchak, 2001, pp. 114-115).

La description du cadre spatial dans lequel se déroule une scène sexuelle torride met en relief la valeur fonctionnelle de l'odorat chez le narrateur et son ami le Malien. L'énoncé montre que le nez est devenu l'organe de la vue. La vue du nez permet donc de pallier les limites des yeux, notamment en distinguant des choses ne pouvant pas être perçues, mais senties. « Mais [si] voir, c'est avoir des couleurs ou des lumières, entendre, c'est avoir des sons, sentir, c'est avoir des qualités, et, pour savoir ce que c'est que sentir, ne suffit-il pas d'avoir vu du rouge ou entendu un *la ?* » (M. Merleau-Ponty, 1945, p. 10). Si l'on part du principe que la sensation c'est « la manière dont je suis affecté et l'épreuve d'un état de moi-même » (*ibid.*, p. 9), alors sentir une odeur se révèle donc être une qualité. Dès lors, l'association de l'œil et du nez illustre la complémentarité des sens. Qui plus est, la facilité avec laquelle le narrateur-personnage et son ami le Malien parviennent au corps de leur amante, malgré l'obscurité qui règne dans la cave sombre, prouve qu'il existe un rapport privilégié entre la vue du nez des deux amants de la cousine du Malien et son sexe. L'affirmation suivante d'A. Le Guéer (1988, p. 34) vient étayer ce point de vue : « l'importance du nez ne tient pas seulement à sa fonction respiratoire et olfactive mais aussi à ses liens avec l'appareil génital ». Son opinion est illustrée par cette comparaison faite par le narrateur-personnage qui rapproche la scène du coït au moment où les abeilles s'agglutinent sur une fleur pour en extirper tout son nectar. *La Vie et demie* de S. L. Tansi abonde dans le même sens. Le dialogue de

Chaïdana, la fille de Martial (le farouche opposant du Guide Providentiel), avec son amant (le Guide Providentiel), illustre davantage la corrélation qui existe entre le nez et le corps-sexe féminin :

Ce fut à cette époque que Chaïdana demanda au Guide Providentiel l'autorisation d'aller visiter ses parents en Katamalanasia maritime.

-Ton odeur ! Je n'arrive plus à me passer de ton odeur amère. Mes narines y sont accoutumées.

-Rien que trois jours.

-Que veux-tu que je fasse ? Tu es devenue l'autre moi-même. [...]

-C'est un miracle : moi qui n'ai jamais aimé une femme ! Un vrai miracle.

Elle souriait aimablement au Guide Providentiel. « Un souverain nu, pensait Chaïdana, c'est le sommet de la laideur. » Elle pensait aussi à ce qu'un homme peut devenir moche sous le poids, la secousse et l'odeur d'une femme (S. L. Tansi, 1979, p. 57).

La description du Guide Providentiel n'arrivant plus à se passer de la senteur du sexe de Chaïdana dévoile non seulement « l'existence de rapports étroits et réciproques entre le nez et l'appareil génital » (A. Le Guéer, 1988, p. 33), mais également *Les pouvoirs de l'odeur* féminine. L'un de ces pouvoirs est d'apporter de la vitalité comme le montre ce passage : « Il [le Guide Providentiel] enfonça la tête dans ses cuisses comme pour prendre une bonne dose de cette odeur vitale » (S. L. Tansi, 1979, p. 57). L'odeur agréable de Chaïdana est devenue l'opium du Guide Providentiel. Il en est de même de Jésus Light de *La Traque de la musaraigne* de l'écrivain béninois F. Couao-Zotti, devenu addictif de l'odeur agréable de la jeune soignante ghanéenne nommée Déborah :

Au début, le bonhomme exigea qu'elle vienne lui panser une plaie à l'avant-bras, plaie qui avait la manie, depuis deux mois qu'elle la traitait, de ne jamais guérir, ni de ne jamais donner de signe de cicatrisation. En fait, pour jouir de la proximité de la jeune femme, sentir son parfum, se délecter de ses odeurs, Jésus Light s'amusait à faire saigner cette blessure aussitôt qu'elle finissait de la traiter (F. Couao-Zotti, 2017, p. 155).

L'expression « se délecter de ses odeurs » montre que Jésus Light ressent un plaisir intense et délicieux en sentant le parfum, voire bonne odeur corporelle de Déborah. Il va sans dire que cette dépendance masculine à l'égard de l'odeur féminine met en avant un autre pouvoir de l'odeur de la femme, à savoir qu'une odeur agréable féminine a la capacité de domestiquer un individu dangereux.

2.2. Le corps-sexe féminin, cette fontaine d'odeurs aphrodisiaques

Le pouvoir du corps-sexe féminin repose donc sur ses sécrétions. En effet, la « puissance des odeurs sexuelles » (E. T. Hall, 1971, p. 67) est un fait avéré. À ce sujet, l'anthropologue américain E. T. Hall écrit : « les odeurs ont le pouvoir d'évoquer des souvenirs beaucoup plus profonds que les images ou les sons » (*ibid.*, p. 66). La description hyperbolique faite par le narrateur-personnage de l'odeur vaginale agréable de la cousine du Malien illustre ce point de vue :

Le sexe de la cousine de mon Malien, il avait des odeurs un peu particulières. En tout cas, ça sentait de plusieurs manières. Il y avait un peu de l'odeur de la vanille, un peu de l'odeur d'un poisson frais gardé à l'intérieur d'un sachet en plastique pendant un jour. Il y avait un peu de l'odeur du camembert fondu. Il y avait un peu de l'odeur du beurre de karité et surtout un peu de l'odeur d'une

mangue. Vous aviez aussi, émanant de ce sexe, les odeurs les plus capiteuses. Comme celles qu'on obtient à partir des huiles essentielles du ylang-ylang, de la menthe poivrée, de la bergamote. Les odeurs qu'on peut obtenir à partir des boisés, comme le cèdre, le bois de santal. Les odeurs qu'on peut obtenir avec les florales comme la rose musquée, la lavande et le géranium (S. Tchak, 2001, p. 109).

L'énumération des effluves émanant du corps-sexe de la cousine du Malien, sans oublier les différents éléments qui les composent, énonce l'importance des odeurs agréables chez le narrateur-personnage. Il nous fait penser à Diego de *Femme nue, femme noire* de l'écrivaine française d'origine camerounaise C. Beyala, qui, après avoir sucé le vagin d'Éva, déclare : « Ton sexe exhale de magnifiques senteurs d'orchidées » (C. Beyala, 2003, p. 106). En effet, ces magnifiques senteurs ont pour fonction de stimuler la mémoire. Cette stimulation mémorielle permet au narrateur-personnage d'identifier une multitude de senteurs apaisantes. À propos du pouvoir enivrant et envoutant de l'odeur agréable, A. Le Guéer écrit : « Attirante, l'odeur saisit, enserre, est instrument de chasse, de magie. Elle permet aussi de distinguer parmi les choses et les êtres ceux qui seront élus parce qu'ils correspondent à un certain goût, à une certaine norme olfactive » (A. Le Guéer, 1988, p. 16). En clair, la perception dithyrambique de la cousine du Malien comme un « musée d'odeurs ambulante en chair et en os », tient de la magie qu'exercent les parfums de son corps-sexe sur le narrateur. D'ailleurs, ses sécrétions sont décrites comme ayant des vertus aphrodisiaques :

[...] je disais qu'avec tout ce mélange d'odeurs, quand je plongeais mon nez pour lécher la cousine – remarquez, la formulation correcte, c'est cunnilingus et non cunnilingus, vérifiez dans votre dictionnaire –, comme je n'arrête pas de le dire, avec toutes ces odeurs, réunies pour la première fois au fond d'une seule et même femme, j'avoue que la tête me tourna et que ma bouche, ensorcelée, se déchaîna sans se soucier de ma propre volonté. Ma langue, pour la première fois conviée à une telle ambrosie, se fit un véritable Mozart pour composer la plus parfaite flûte enchantée intravaginale. J'avoue que la cousine de mon Malien, quand on buvait à sa coupe, c'était génial (S. Tchak, 2001, p. 110).

Ce passage montre que la conquête du narrateur-personnage par la cousine du Malien se fait au moyen de ses senteurs aphrodisiaques. La correspondance établie entre le *cunnilingus*, qui est « l'action des caresses bucco-linguales sur le sexe féminin, vulve, clitoris et orifice vaginal » (P. Brenot, 2014, p. 218), et le compositeur talentueux autrichien Wolfgang Amadeus Mozart, dévoile toute l'intensité ensorcelante des sécrétions génitales de la cousine sur le psychique du narrateur-personnage. Il se dessine ainsi une conception idéalisée du corps-sexe féminin décrit comme un élixir enivrant. Cette représentation est illustrée à travers l'énumération suivante :

Avec tout ce mélange d'odeurs, lorsque moi j'avais plongé mon nez en elle pour la lécher, surtout que la cousine, son sexe c'était comme un robinet, c'était vraiment une fontaine et c'était un peu de tout qui en ressortait : la glaire cervicale, l'eau bénite, les larmes de l'utérus, la transpiration du point G, la sueur de la mémoire du clitoris défunt, le parfum malicieux de la virginité enterrée, etc., [...] (S. Tchak, 2001, pp. 1109-10).

L'évocation des sécrétions vaginales abondantes de la cousine du Malien montre que son sexe est une sorte de sexe-fontaine de jouvence d'odeurs. Par ailleurs, le rapport étroit existant entre le nez et la langue comme indicateur de l'amplification du désir sexuel du narrateur, indique que l'olfaction concourt à la « dégustation complète » d'une nourriture :

Je suis non seulement persuadé que, sans la participation de l'odorat, il n'y a point de dégustation complète, mais encore je suis tenté de croire que l'odorat et le goût ne forment qu'un seul sens, dont la bouche est le laboratoire, et le nez la cheminée... On ne mange rien sans le sentir avec plus ou moins de réflexion ; et, pour les aliments inconnus, le nez fait toujours fonction de sentinelle avancée, qui crie : qui va là ? (A. Le Guérer, 1988, p. 8)

La subordination de la bouche et de la langue au nez, relevée par A. Le Guérer citant le gastronome français J. A. Brillat-Savarin (1982, pp. 50-51), renseigne sur l'indispensabilité de l'odorat dans la dégustation d'un aliment. Dès lors, rapprocher le nez de la bouche ne participe pas seulement à stimuler un désir. Parce qu'il participe aussi à transférer les propriétés contenues dans un aliment à la bouche, faisant d'elle son prolongement. L'écart de conduite de la mère du narrateur envoutée indirectement par les odeurs aphrodisiaques du sexe de la cousine du Malien illustre ce point de vue :

Ce que j'aimais avec elle, c'est qu'après l'avoir léchée, j'avais une haleine chargée de toutes les paradisiaques odeurs de la terre. Les gens me demandaient ce que j'avais mangé, quel parfum j'utilisais. Je me rappelle qu'un jour, maman m'avait même fait faire un truc un peu tordu pour elle. Comme j'étais revenu du bois après avoir léché la cousine de mon Malien et que ma bouche avait cette réserve d'odeurs excitantes, maman s'était inventé une brûlure sur le nez et m'avait demandé de lui souffler dessus. Je mis du temps avant de comprendre qu'en réalité, maman m'obligeait à la prendre par le nez. C'est que les odeurs de la cousine à mon Malien, elles étaient franchement irrésistibles (S. Tchak, 2001, p. 120).

Le pouvoir exercé par les senteurs génitales de la cousine du Malien ne se limite pas seulement à ses amants. Puissant philtre d'amour, son corps-sexe parfum séduit indirectement tout le monde. Irrésistible à la fois pour les hommes et pour les femmes, sa senteur sexuelle est si puissante qu'elle contraint la génitrice du narrateur-personnage à embrasser symboliquement son fils. Derrière cet acte déplacé du point de vue de la morale sociale, se dévoile l'envie inconsciente d'une mère d'avoir une relation sexuelle avec la cousine du Malien. Son comportement relève donc d'un désir mimétique parce qu'elle aspire vivement à avoir un coït avec l'amante de son fils.

Conclusion

En somme, cette étude menée à partir du roman *Place des fêtes* de Sami Tchak s'inscrivait dans une réflexion sur l'identité olfactive du corps, entendue comme une modalité d'expression de l'être au monde, à la croisée du corporel, du sensoriel et du social. Dans cette perspective, l'objectif était de montrer comment l'écriture du texte met en scène une poétique de l'odeur, tout en interrogeant simultanément les rapports entre corporéité, senteur et sexualité.

La mobilisation d'une approche à la fois littéraire et socio-culturelle, appuyée notamment sur les analyses d'A. Le Guérer, nous a permis de démontrer que tout corps possède une identité olfactive, initialement naturelle, mais susceptible d'être transformée par des pratiques sociales et usages cosmétiques. Par ailleurs, il ressort de cette analyse que le corps féminin se trouve investi d'un pouvoir olfactif significatif, notamment à travers ses effluves, qui participent à produire attraction, désir et parfois dépendance chez le sujet masculin. Ce pouvoir, inscrit dans une dynamique symbolique et culturelle, contribue à redéfinir les rapports entre les sexes. L'écriture de Sami Tchak procède donc d'une revalorisation de l'olfaction, la réhabilitant comme un sens à part entière dans la perception du réel, au-delà de la domination du visuel. Dès lors, la notion d'identité olfactive permet de dépasser une lecture strictement essentialiste du corps, en mettant en lumière le caractère construit, dynamique et socialement institué de l'odeur.

Au regard de ce qui précède, est-il possible de parler des *Pouvoirs de l'odeur* du corps masculin, puisque, de nos jours, les hommes ont aussi recours aux produits cosmétiques pour rehausser leur coefficient olfactif ? Cette réflexion ouvre ainsi la voie à de nouvelles perspectives, notamment en lien avec le pouvoir olfactif d'approche comparative, incluant le corps masculin, afin de mieux comprendre les logiques contemporaines de construction des identités sensorielles.

Références bibliographiques

- BEYALA Calixthe, 2003, *Femme nue, femme noire*, Paris, Albin Michel.
- BRENOT Philippe, 2014, « Cunnilingus », MOSSUZ-LAVAU Janine (dir.), *Dictionnaire des sexualités*, Paris, Robert Laffont, pp. 218-219.
- BRILLAT-SAVARIN Jean Anthelme, 1982, *Psychologie du goût* [1825], Paris, Flammarion.
- COUAO-ZOTTI Florent, 2017, *La Traque de la musaraigne*, Marseille, Jigal.
- DESCARTES René, 2016, *Discours de la méthode. Pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences* [2013], Paris, J'AI LU, coll. « Libro n° 299 ».
- FONTAINE David, 1993, *La Poétique. Introduction à la théorie générale des formes littéraires*, Paris, Nathan.
- HALL Edward T., 1971, *La Dimension cachée* [1966], Paris, Seuil.
- LALANDE André, 1999, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Volume 1 : A-M* [1926], Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige ».
- LE GUÉRER Annick, 1988, *Les Pouvoirs de l'odeur*, Paris, Éditions François Bourin.
- MERLEAU-PONTY Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

NANCY Jean-Luc, 2013, *Être singulier pluriel* [1996], Paris, Éditions Galilée.

SARTRE Jean-Paul, 1963, *Baudelaire*, Paris, Gallimard.

TANSI Sony Labou, 1979, *La Vie et demie*, Paris, Seuil.

TCHAK Sami, 2001, *Place des fêtes*, Paris, Gallimard.